

THE DEAD DON'T DIE

Le Parisien

l'hommage de Jarmusch aux films de zombies

Morts-vivants ultra-agressifs, personnages barrés... Dans *The Dead don't die*, le réalisateur américain revisite le film de zombies avec son ironie et son sens du décalage. Rien ne va plus à Centerville, USA. Les aiguilles des montres cessent brutalement de tourner, il fait jour jusqu'à 23 heures puis nuit au beau milieu de la journée, les animaux fuient ou deviennent violents. Alors que les médias pointent du doigt la politique énergétique du gouvernement qui a modifié l'axe de rotation de la Terre, les autorités nient farouchement. Jusqu'à ce que les morts se réveillent pour déambuler dans la ville et attaquer les passants... Avec son ironie et son sens du décalage, Jim Jarmusch revisite le film de zombies, tout en rendant un hommage respectueux aux longs-métrages de ce genre. On frissonne vraiment face à ses morts-vivants ultra-agressifs et on se délecte de ses personnages barrés, aux looks et aux attitudes soignés jusqu'au bout des ongles (Bill Murray et Adam Sandler en flics impassibles, Tilda Swinton en directrice des pompes funèbres adepte des arts martiaux...).

Libération

à tombeaux ouverts

Bienvenue à Centerville, c'est-à-dire nulle part, son ironique absence de centre, son diner à rideaux fleuris, son commissariat-morgue, son funérarium, son motel old school «à la Psychose», sa station-service tenue par un geek adepte d'histoires de morts-vivants, son farmer raciste, ses bois arpentés par un vagabond vaguement survivaliste : quand la fin du monde s'y présentera à bas bruit, on ne la verra pas venir, elle couvait déjà partout depuis longtemps. *The Dead Don't Die*, 13e film de Jim Jarmusch par lequel s'ouvre le Festival de Cannes sous le signe mi-blaqueur mi-féroce d'une apocalypse zombie, rejoue la ballade essorée de l'élégie pour une smalltown sur un air d'americana sans âge qui scande inlassablement le récit.

Pamphlet

Tout le monde connaît la chanson, son interprète (le chanteur country Sturgill Simpson) et, dès les premières scènes, les deux flics du coin que campent Bill Murray et Adam Driver ont cet échange placide : « Cette chanson, elle m'est étrangement familière... - C'est normal, c'est la chanson-titre du film. » Et quand, la nature dérégulée et la Terre déviée de son axe à force de surexploitation aveugle de ses ressources, les morts sortiront de leur repos pour venir croquer à pleines dents ce qu'il reste de vie alentour, personne ne s'en étonnera outre mesure, pour avoir déjà vu ça mille fois au cinéma. Ce miroir régulièrement tendu par les êtres de fiction aux acteurs qui les jouent onctueusement, sans se bousculer, renforce le détachement désaffecté et le train zombiesque de la fable, à la fois pamphlet contre une Amérique trumpiste aux idéaux déjà pourrissants et joyeuse kermesse de la notoriété cool à laquelle s'invite tout ce que le cercle du réalisateur compte de stars plus ou moins amies : outre les protagonistes déjà cités, Tom Waits en ermite crasseux, Tilda Swinton en embaumeuse japonisante, Chloë Sevigny en fliquette craintive, Steve Buscemi en fermier suprémaciste, RZA en livreur de « Wu-PS », Iggy Pop plus déterré que nature, Selena Gomez, Danny Glover, Caleb Landry Jones... Si les figures familières de l'œuvre de Jarmusch abondent ici bien au-delà du fastueux casting, on peut surtout voir dans *The Dead Don't Die* une forme de concrétion indolente des deux précédents films du cinéaste américain, sans en retrouver tout à fait l'inspiration, les superbes *Only Lovers Left Alive* et *Paterson*. De l'un, il reprend le fatras de fétiches chéris guettés par la surabondance de poussière et de mémoire, de l'autre, les rimes internes et répétitions appuyées sur fond de banalité d'une ville sans qualité, pour se livrer à une actualisation toute personnelle, à l'état Trump des choses, de l'héritage de George A. Romero et ses très politiques zombies, reflets de vivants aux passions et activités de déjà-morts qui s'ignorent. Ici, les undeads cherchent du wi-fi, râlent « chardonnaaaaay » ou « coffeeyy », tant et si bien qu'on jurerait qu'ils n'ont rien manqué de la dernière saison de *Twin Peaks* et des aventures de Dougie Jones, et les autres n'apparaissent pas moins en boucle, tout à la répétition de références soulignées au marqueur et de sentences sardonico-laconiques sur un monde qui bégaie à force de s'étrangler dans sa routine délétère - « Il faut tuer la tête », serine Adam Driver, entre deux « Ça va mal finir », et de fait, il faut ne pas être tout à fait de ce monde pour réchapper de l'invasion.